

«Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient fascistes» (V)

5) Mussolini, le fasciste le plus improbable

Le «socialisme national» se présentait comme l'émancipation évidente de la «nation prolétaire».

1

Pour l'Italie, la guerre rêvée par Corradini et tant de syndicalistes révolutionnaires était enfin arrivée, non pas les défaites écrasantes comme à Dogali et Aduwa en Ethiopie et d'autres en Libye, ni les campagnes médiocres et les petites escarmouches de l'impuissance impériale en Afrique du Nord, mais le grand massacre. En première ligne de ceux qui prônaient l'intervention de l'Italie dans le conflit, le syndicalisme révolutionnaire continua à fournir à la gauche radicale la principale passerelle vers le nationalisme le plus déterminé, voie que suivirent Mussolini et bien d'autres avec lui¹.

Pour quiconque observe le déroulement de l'histoire, en partant du passé pour se rapprocher du présent, Benito Mussolini fut le plus improbable des fascistes. Son père, Alessandro, avait milité activement au sein du courant radical de la Première Internationale, à une époque où le socialisme italien était principalement inspiré par Bakounine. Et si plus tard, tout en restant fidèle aux idéaux libertaires, Alessandro Mussolini suivit une bonne partie de ses compagnons en adoptant une tactique légaliste, cela n'empêcha pas le jeune Benito d'exprimer des sympathies, à dix-sept ou dix-huit ans, pour une version bakouniniste et blanquiste du socialisme². Disciple de Sorel depuis au moins la fin de 1906³, il critiqua vivement le maître lorsque ce dernier s'allia à l'Action française⁴, et, au sein du Partito Socialista Italiano (PSI), il défendit sans concession des positions extrêmes. Au congrès de 1910, il fit partie de ceux qui proposèrent la scission de l'aile révolutionnaire, dont il devint l'un des dirigeants. Mécontent du compromis unitaire qui avait prévalu lors de ce congrès, Mussolini tenta de précipiter une scission l'année suivante, en utilisant sa position de secrétaire de la fédération de Forlì et de chef des socialistes de Romagne, mais sans succès, car ses camarades des autres fédérations régionales ne le suivirent pas⁵. La cohérence de ce parcours politique reposait sur une ouverture aux idées anarchistes et un intérêt simultané pour les courants radicaux du marxisme, de sorte que, pour Mussolini, chacun de ces horizons idéologiques servit de limite et de correctif à l'autre. En 1912, précisément où il commençait à s'imposer au sein du Parti socialiste comme le dirigeant le plus populaire de la fraction révolutionnaire, Mussolini

¹ E. Santarelli (1981), tome I, pp. 59-60, 97-99.

² P. Milza, pp. 15-17, 19, 28, 31.

³ P. Milza (1999), p. 83. [Toutes les citations ont été retraduites du portugais et ne sont donc **pas conformes aux versions françaises**, sauf celles suivies de la mention **V.O.**, *NdT.*]

⁴ Z. Sternhell et al. (1994), pp. 201-202.

⁵ P. Milza (1999), pp. 131-133.

publia quelques articles dans un petit journal libertaire sous le pseudonyme français de «*L'homme qui cherche*», confessant son incrédulité à l'égard des mensonges conventionnels, d'où qu'ils vissent⁶.

Le fait que Mussolini ait collaboré avec la presse syndicaliste révolutionnaire⁷ depuis 1903 ne l'empêcha pas de critiquer le militarisme qui se manifestait dans ce milieu ; en 1911, à l'occasion de la campagne de Libye, il se distingua parmi les animateurs de la tendance internationaliste, et fut l'un des meneurs de la grève générale déclenchée contre la guerre. De plus, Mussolini tenta de placer la question dans une perspective plus large : il évoqua en août de la même année la possibilité d'une grève générale révolutionnaire si une guerre européenne éclatait, et il réitéra cet avertissement le mois suivant⁸. Cependant, malgré la prudence avec laquelle il considérait les positions bellicistes de nombre d'entre eux, Mussolini utilisa les syndicalistes révolutionnaires comme un antidote face à la fraction réformiste du socialisme, et cette alliance fut d'autant plus significative qu'en 1908 les syndicalistes révolutionnaires avaient abandonné le PSI⁹. Condamné à une peine de prison en 1911 pour sa participation à la campagne contre l'expédition militaire en Tripolitaine, il fut libéré l'année suivante et s'imposa comme la principale personnalité de l'aile révolutionnaire du parti, courant qui devint majoritaire au congrès de juillet 1912. Il fut alors élu à la direction nationale et, quelques mois plus tard, chargé de diriger la rédaction du plus important quotidien socialiste¹⁰. Tout en expulsant les éléments réformistes du journal, Mussolini invita les syndicalistes révolutionnaires des deux fractions à collaborer, aussi bien ceux qui, comme Enrico Leone, avaient mené l'agitation contre la guerre en Libye en 1911 que ceux qui avaient applaudi avec enthousiasme l'expansion coloniale, par exemple Arturo Labriola¹¹. La combinaison contradictoire des idéaux libertaires et de la doctrine marxiste, qui avait toujours guidé le parcours de Mussolini, était maintenant acceptée pour la première fois dans les échelons supérieurs du parti, et avec un succès incontestable, puisque le nouveau rédacteur en chef fit passer le tirage du journal de 20 000 à environ 100 000 exemplaires en un peu plus d'un an¹². Et bien qu'il eût partiellement abandonné les thèses du syndicalisme révolutionnaire en faveur de la subordination des syndicats au parti, Mussolini exprima son soutien aux mouvements de grève lancés au premier semestre 1913 par la confédération syndicaliste révolutionnaire, l'Unione Sindacale Italiana (USI), contre l'avis des syndicalistes socialistes de la Confederazione Generale del Lavoro (CGL) et des dirigeants réformistes¹³.

Ce radicalisme fut consacré en avril 1914 au 14^e congrès du PSI, lorsque l'aile gauche de la tendance maximaliste triompha et que Mussolini devint l'un des trois principaux dirigeants du parti¹⁴. Deux mois plus tard, à la veille de la Grande Guerre, le prolétariat italien se lança dans une vaste agitation, qui

⁶ P. Milza (1999), p. 139.

⁷ P. Milza (1999), p. 67.

⁸ P. Milza (1999), pp. 135-136 ; Z. Sternell et al. (1994), pp. 196-201.

⁹ P. Milza (1999), p. 91 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 131, 132, 136.

¹⁰ G. Bortolotto (1938), p. 225 ; P. Milza (1999), pp. 137-138, 140-142 ; S. Saladino (1965), p. 241 ; Z. Sternhell et al. (1994), p. 198.

¹¹ P. Milza (1999), p. 144.

¹² P. Milza (1999), p. 144. Plus modestement, P. Marion (1939, p. 13) considère que le tirage serait passé de 40 000 à 100 000 exemplaires.

¹³ P. Milza (1999), pp. 154-155. Cependant, en août 1913, lorsque l'USI lança un nouvel appel à la grève générale, Mussolini le jugea aventuriste. Voir P. Milza (1999), p. 156.

¹⁴ P. Milza (1999), pp.157-158.

atteignit en certains endroits un caractère franchement insurrectionnel – la «Semaine rouge¹⁵», non seulement à cause des idées révolutionnaires défendues mais aussi à cause du sang versé en abondance – et Mussolini s’engagea sans crainte dans le mouvement, malgré la franche opposition de la CGL et des réformistes ainsi que les hésitations de la direction maximaliste du parti lui-même¹⁶.

Afin de ne pas dépendre exclusivement des équilibres internes du PSI, dont les résultats étaient dans une large mesure aléatoires et imprévisibles, Mussolini fonda à la fin de l’année 1913 une revue, qu’il appela *Utopia* d’après l’ouvrage homonyme de Thomas More. Dans cette publication, il voulut, de son propre aveu, exprimer ses pensées individuelles, qui ne correspondaient pas nécessairement aux attitudes publiques requises d’un chef de parti¹⁷. Certains des plus grands noms du syndicalisme révolutionnaire, mais aussi des représentants du marxisme radical, comme Karl Liebknecht, Amadeo Bordiga et Angelo Tasca, collaborèrent à cette revue¹⁸. En somme, de tous les dirigeants politiques plus ou moins influencés par le syndicalisme révolutionnaire, aucun ne fut aussi réticent que Mussolini à accepter le passage du thème du prolétariat à celui de la nation et à remplacer le cadre de la lutte entre les classes par celui de la guerre entre les pays. Sans avoir jamais renoncé à l’ensemble des thèses proposées par Sorel et ses disciples, il réussit, pendant plus d’une décennie, à éviter les conséquences pratiques qui, pour beaucoup, étaient nécessairement implicites dans cette doctrine. Pourtant, durant les trois derniers mois de 1914, Benito Mussolini rejoignit d’autres figures de la gauche radicale au premier rang de la campagne interventionniste et fut le seul capable de concilier tant de contradictions et tant d’ennemis dans un mouvement cohérent et bientôt discipliné.

Il est toujours possible de trouver des explications *a posteriori* et de découvrir des signes précurseurs d’une évolution politique. Je laisse de côté la question de savoir si Mussolini a servi d’informateur à la police secrète française en 1904, ce qui l’aurait dès lors soumis à des pressions occultes et pourrait justifier son attitude pendant la Première Guerre mondiale¹⁹. Des circonstances de ce type, si elles

¹⁵

A Ancône, le 7 juin 1914, anarchistes, socialistes, francs-maçons et républicains décident d’organiser un rassemblement contre la répression dans l’armée et l’intervention en Libye. La police les oblige à se réunir dans un local au lieu de manifester. A la sortie du meeting, les flics tabassent les participants, puis tirent dans le tas. Résultat : trois morts. Un mouvement de solidarité s’organise et amplifie, voire dépasse, les revendications initiales. Le socialiste Mussolini et l’anarchiste Malatesta appellent à la grève générale ; dans un premier temps, la CGL soutient ce mot d’ordre et les cheminots se mobilisent massivement, mais, deux jours plus tard, la direction de ce syndicat et la direction du PSI stoppent la grève. Malgré tout, des barrages routiers, des occupations de gares et de voies ferrées, des réquisitions de grains, des récupérations d’armes et des comités révolutionnaires se mettent en place à Ravenne, Florence, Milan, Rome, Turin et Naples. Grâce à la collaboration entre la monarchie, l’armée, les républicains et la direction du PSI, le mouvement se termine au bout d’une semaine et n’a pas de conséquences immédiates car la première guerre mondiale commence le 3 août 1914, quand l’Allemagne déclare la guerre à la France. Même si l’Italie restera neutre pendant un an, la situation internationale et la mobilisation des appelés firent opportunément, pour la bourgeoisie, passer les questions sociales au second plan (*NdT*).

¹⁶ P. Milza (1999), pp. 159-161.

¹⁷ C’est ce qu’affirma Mussolini dans un article publié dans *Utopia* en janvier 1914, cité par P. Milza (1999).

¹⁸ P. Milza (1999), pp. 157, 170-171 ; Z. Sternhell et al. (1994), pp. 210-211.

¹⁹ Sur l’origine de la thèse selon laquelle Mussolini aurait été un informateur de la police politique française, voir P. Milza (1999), pp. 73-74. Cet historien se montre remarquablement naïf quand il soutient que Mussolini n’aurait pas exercé une telle fonction parce que les rapports des agents consignés dans les archives le présentent toujours comme un dangereux subversif. S’il avait vraiment été un

étaient confirmées, expliqueraient l'évolution d'un homme, mais pas celle de milliers de ses partisans, et c'est précisément la question qui importe lorsqu'il s'agit d'un chef de parti. Nous devons poursuivre notre analyse au niveau de l'action politique collective.

2

Peut-être que le jeune Benito ne décelait pas d'antagonisme entre le socialisme et le nationalisme, pas plus que Mazzini, Garibaldi ou Blanqui, qui lui avaient servi de source d'inspiration²⁰. Mais les influences ressenties dans sa jeunesse et les attitudes adoptées alors ne s'enracinèrent que grâce à des expériences ultérieures. Dans cette perspective, il faut rappeler qu'en janvier 1909, les dirigeants de la Chambre du travail de Trente, ville italienne de l'Empire austro-hongrois, sachant que Mussolini connaissait bien l'allemand, lui proposèrent le poste de secrétaire de cet organisme et de directeur d'un petit hebdomadaire de la branche italienne du Parti social-démocrate autrichien²¹. Expulsé de Trente par les autorités en septembre 1909, Mussolini commença à la fin de l'année à rédiger un essai, *Il Trentino veduto da un socialista*, qu'il publia en 1911.

À la lumière des événements ultérieurs, l'œuvre est très ambiguë. D'une part, et bien que l'italianisme fût en train de progresser dans le domaine linguistique au détriment du germanisme, Mussolini considérait que la population générale de la province n'avait aucune envie de se battre, et encore moins de mourir, pour l'annexion à l'Italie, ce qui laissait sans contenu les espoirs des irrédentistes, pour qui l'unité nationale serait incomplète tant que le Trentin et le Trieste ne rejoindraient pas la patrie italienne²².

Mais d'un autre côté, Mussolini jugeait que cette situation était néfaste. Selon lui, il serait utopique de tenter d'ignorer les divisions ethniques et linguistiques pour unifier politiquement et culturellement le prolétariat de l'Empire austro-hongrois, comme le voulait la pesante bureaucratie centralisatrice et parlementaire du Parti social-démocrate, exécrée par Mussolini ; en défendant l'autonomie politique et la décentralisation et en étant actif dans les organes syndicaux de base, le prolétariat radical révélerait nécessairement une tendance séparatiste²³. Cependant, expliquait Mussolini, le retard économique de la région, qui empêchait l'existence d'un puissant mouvement ouvrier industriel, compromettait la lutte pour l'autonomie ; ce retard signifiait également que la bourgeoisie était composée de marchands timorés, capables au mieux de soutenir passivement l'irrédentisme, mais sans réel engagement²⁴.

Le nationalisme agressif était présenté par Mussolini comme le cadre dans lequel un patronat vigoureux et une classe ouvrière syndicaliste révolutionnaire auraient pu se retrouver, s'ils avaient eu la force sociale de le faire. On retrouve, par la négative, cette convergence, qui deviendra plus tard le programme du fascisme, dans *Il Trentino veduto da un socialista*. D'ailleurs, le fasciste français Paul Marion considérait que, à son retour de Trente, Mussolini était devenu «sans le savoir, très anti-

informateur, les fonctionnaires de rang inférieur ne l'auraient pas su, et même au sommet de la hiérarchie, l'identité de chaque informateur était gardée aussi secrète que possible.

²⁰ P. Milza (1999), pp. 31-32. Pierre Milza insiste sur cette thèse tout au long de son livre.

²¹ P. Milza (1999), p. 108. Selon E. H. Carr (1966, tome I, p. 424), le Parti social-démocrate autrichien avait décidé en 1897 de se transformer en une fédération de six partis nationaux autonomes, dont l'un correspondait à la population italienne de l'Empire.

²² B. Mussolini (1961), pp. 171-172, 174-175, 187 et suivantes, 197-198.

²³ B. Mussolini (1961), pp. 185-186.

²⁴ B. Mussolini (1961), pp. 169, 185-186, 191.

*autrichien et nationaliste*²⁵». Pour sa part, Gioacchino Volpe affirma que Mussolini avait «*commencé à sentir et à vivre*» à Trente les valeurs de «*patrie, nation, idéaux nationaux, solidarité de classe*²⁶». Mais, soit par vice professionnel d'historien, soit par convenance politique de fasciste, Volpe n'a-t-il pas lu dans cet essai davantage les thèses développées par Mussolini à partir de la campagne interventionniste de 1914 que ses propos de 1909 ? N'a-t-il pas fourni ainsi à la biographie du Duce la cohérence qui lui manquait ? S'il est vrai qu'en participant à l'agitation dans le Trentin, Mussolini manifesta son intérêt pour les revues animées par Prezzolini et Giovanni Papini²⁷, où le nationalisme radical cherchait à s'ouvrir au militantisme des syndicalistes selon la stratégie énoncée par Corradini, nous ne pouvons pas oublier non plus que, trois ans plus tard, il reprocha à Sorel de s'être allié à l'Action française²⁸. Peut-être Mussolini vitupéra-t-il alors «*ces intellectuels du syndicalisme italien [...] qui oscillent entre Sorel et Corradini*» et qui, «*après une parenthèse de syndicalisme professionnel, s'entichent de la nation et engendrent un nationalisme qui, s'il est littéraire aujourd'hui, sera fauteur de guerre demain*²⁹». En somme, le virage de Mussolini en 1914 est inattendu et abrupt.

En entraînant dans son sillage tant de jeunes corps déchirés et de vieilles institutions mises en pièces, la Première Guerre mondiale rendit obsolètes les doctrines des syndicalistes révolutionnaires, trop étroites ou trop sectaires, et remodela ces aspirations et bien d'autres. Elle les fusionna, les projeta dans une dimension nouvelle, où elles rencontrèrent des problèmes confusément différents et des moyens d'action insoupçonnés. Un jeune socialiste interventionniste écrivit pendant le conflit qu'«*il faudra encadrer la lutte des classes [...] dans le cadre national*³⁰». C'était la stratégie bien connue de Corradini, maintenant transposée au plan grandiose d'un massacre à l'échelle planétaire et reproduite à partir du pôle opposé, non pas comme une nation cherchant un prolétariat pour la revigorer, mais comme un prolétariat cherchant dans la nation un nouvel horizon. L'entrée en guerre contre l'Empire austro-hongrois apparut à de nombreux Italiens comme l'épilogue nécessaire à l'unification du pays, que la politique de compromis de la monarchie avait laissée inachevée. Engels avait écrit que le mouvement socialiste ne se développe que lorsque la nation est unifiée et a acquis son indépendance³¹. Et si, en termes marxistes, l'unité nationale avait été saluée comme progressiste, l'étape finale de l'unification ne

²⁵ P. Marion (1939), p. 12.

²⁶ G. Volpe (1941), p. 23.

²⁷ P. Milza (1999), pp. 113-114.

²⁸ Z. Sternhell et al. (1994), pp. 201-202.

²⁹ Cité par P. Milza (1999), p. 140, mais il faut noter que cet historien ignorait la date du texte mentionné, comme il l'indique dans la note 47, à la p. 902.

³⁰ Tullio Colucci cité par E. Santarelli (1981), tome I, p. 99.

³¹ Cf., par exemple, la lettre d'Engels à Kautsky du 7 février 1882 dans P. W. Blackstock et al. (dir., 1952), pp. 116-117. [En voici quelques extraits traduits de l'anglais: «*Il est historiquement impossible à un grand peuple de discuter sérieusement de ses problèmes internes, quels qu'ils soient, tant qu'il ne jouit pas de son indépendance nationale. Avant 1859, il n'était pas question de socialisme en Italie ; même les républicains étaient peu nombreux, bien qu'ils formassent l'élément le plus actif. C'est seulement après 1861 que l'influence des républicains augmenta et que leurs meilleurs éléments rejoignirent ensuite les socialistes. Il en fut de même en Allemagne. [...] Un mouvement international du prolétariat n'est possible que parmi des nations indépendantes. [...] La coopération internationale n'est possible qu'entre égaux. [...] Je suis donc d'avis qu'il y a deux nations en Europe qui ont non seulement le droit mais le devoir d'être nationalistes avant de devenir internationalistes : les Irlandais et les Polonais. Ce sont des internationalistes de la meilleure espèce s'ils sont très nationalistes*», NdT.]

devrait-elle pas être considérée de la même manière ? Dans cette optique, il ne s'agissait plus d'une expansion coloniale, comme ce fut le cas avec les campagnes en Libye, mais, au contraire, d'une guerre visant à libérer les derniers territoires italiens encore soumis à la convoitise étrangère. Mais ce que les défenseurs de cette thèse ne virent pas, ou ne voulurent pas voir, c'est qu'en 1914 le conflit était mondial et que les intérêts de la classe ouvrière s'inscrivaient directement dans une dimension internationale, et non dans le cadre rétrograde du nationalisme.

Alors que Lénine et ses camarades minoritaires à la conférence de Zimmerwald attaquaient la guerre pour la transformer en révolution, les syndicalistes révolutionnaires prétendaient atteindre le même objectif en participant au conflit. Après que l'on eut confondu le radicalisme de classe avec la violence sous toutes ses formes, et découvert d'autres paramètres de la démocratie dans la fraternité du danger et de la mort, les rénovateurs de la politique de droite virent dans les tranchées le lieu où les militants du prolétariat allaient se transformer en soldats d'une nation et, ce faisant, transformer la nation, en lui insufflant une nouvelle audace. *«Les soldats blessés et malades d'aujourd'hui sont l'avant-garde de la grande armée qui reviendra demain»*, promet Mussolini dans les derniers jours de 1917, et il poursuivit: *«Les mots “république”, “démocratie”, “radicalisme”, “libéralisme”, le mot même de “socialisme”, n'ont plus aucune signification. Ils auront un lendemain, mais il leur sera donné par les millions “de ceux qui sont revenus”. Et cela mènera peut-être à des positions assez différentes. Il s'agira, par exemple, d'un socialisme antimarxiste et national. Les millions d'ouvriers qui creuseront la terre avec leurs charrues, après avoir creusé la terre des tranchées, réaliseront la synthèse de l'antithèse entre classe et nation³².»*

Le *«socialisme national»* était présenté comme l'émancipation évidente de la *«nation prolétaire»*. Le 23 mars 1919, dans le discours fondateur du fascisme, Mussolini précisa les termes de la question. *«Nous déclarons la guerre au socialisme non pas parce qu'il est socialiste, mais parce qu'il s'est opposé à la nation³³.»* Les conséquences logiques avaient été tirées, le cadre était défini, désormais la règle du jeu ne pouvait être qu'unique.

Plus tard, un journaliste rappela ce que D'Annunzio lui avait annoncé à Fiume : *«Il y aura une nouvelle croisade des nations pauvres et appauvries, des hommes pauvres et des hommes libres, contre les nations, contre la caste des usuriers qui hier empochaient les bénéfices de la guerre et aujourd'hui profitent de la paix³⁴.»* Mais les paradoxes du nationalisme entraînent inévitablement un piège dans la pratique, parce qu'il n'existe aucune ligne de démarcation entre la construction d'une patrie et sa projection impériale. Le nationalisme et l'expansionnisme forment un *continuum*. À la fin de 1935, alors qu'il décidait de conquérir l'Abyssinie, Mussolini eut le culot de proclamer *«à l'Italie prolétaire et fasciste»* : *«La guerre que nous avons commencée sur le sol africain est une guerre de civilisation et de*

³² Benito Mussolini dans *Il Popolo d'Italia*, 15 décembre 1917, cité dans l'anthologie dirigée par R. Griffin (1995, p. 29), dans Z. Sternhell et al. (1994), p. 221 et commenté par P. Milza (1999), p. 213.

³³ Cité dans l'anthologie dirigée par Ch. F. Delzell (1971, p. 9) et dans P. Milza (1999, p. 239). Notez que Charles Delzell écrit *«pour s'être opposé au nationalisme»* alors que chez Pierre Milza on lit *«pour s'être opposé à la nation»*. *«C'est dans la transition de 1918 à 1919, écrit Pierre Milza (1999, pp. 231-232), que se conclut la conversion de Mussolini à l'idée d'une révolution nationale et sociale, dont les principaux acteurs seraient issus de l'élite forgée dans les tranchées.»*

³⁴ Cité dans G. Seldes (1935), p. 74.

libération. [...] *C'est la guerre des pauvres, des déshérités, des prolétaires*³⁵.» Et la radio officielle annonça en mai de l'année suivante que «*pour la première fois dans l'histoire des guerres coloniales, il s'agissait d'une guerre prolétaire* [...]»³⁶. Une nation prolétaire, à qui l'on refusait le droit de posséder des espaces coloniaux, lançait un défi aux nations ploutocratiques³⁷. Et un Duce déjà fatigué, dans son discours du 10 juin 1940, lorsqu'il abandonna la non-intervention et annonça l'entrée de l'Italie dans la nouvelle guerre mondiale, reprit les termes de la même dichotomie. «*Cette lutte gigantesque n'est qu'une phase dans le développement logique de notre révolution : c'est la lutte des peuples pauvres disposant d'une main-d'œuvre abondante contre les accapareurs qui détiennent farouchement le monopole de toutes les richesses et de tout l'or de la terre ; c'est la lutte des peuples féconds et jeunes contre les peuples stériles voués à la disparition ; c'est la lutte entre deux siècles et deux idées*»³⁸.

Du début à la fin, ce fut le fil conducteur du fascisme.

³⁵ Discours du 18 décembre 1935 cité dans l'anthologie dirigée par G. S. Spinetti (1938), p. 203. Une version quelque peu différente se trouve dans Benoist-Méchin (1964-1966), tome IV, p. 166. Voir aussi G. Volpe (1941), p. 211.

³⁶ Cité dans E. Gentile (2010), p. 123.

³⁷ C.T. Schmidt (1939), p. 139.

³⁸ Cité dans l'anthologie dirigée par Ch. F. Delzell (1971), p. 214 ; dans P. Milza (1999), p. 777 ; et dans E. Santarelli (1981), tome II, p. 402. Quelques mois plus tard, le 26 octobre 1940, Goebbels déclara à un groupe de dirigeants du Parti national-socialiste à Vienne : «*Lorsque cette guerre sera terminée, nous voulons être les maîtres de l'Europe [...]. Nous appartiendrons enfin aux nations riches [...].*» Cité dans J. Noakes et al. (dir., 2008-2010), tome III, p. 292. En 1949, l'ancien chef du fascisme wallon expliquait la récente guerre mondiale comme un conflit entre «*les États rassasiés et décadents et les États pauvres mais féconds et dynamiques*». Voir L. Degrelle (1949), p. 13.

Réponses de l'auteur à deux internautes

Quel est le lien entre racisme et fascisme ?

J'ai abordé la question du fascisme et du racisme aux pages 579-730 de *Labirintos do Fascismo* (Afrontamento, 2003). J'ai également abordé la question du *continuum* entre nationalisme et impérialisme concernant le sionisme dans l'article «*De perseguidos a perseguidores : a lição do sionismo*» (De persécutés à persécuteurs : la leçon du sionisme³⁹). Je vais essayer ici d'esquisser très brièvement les aspects centraux de la question.

Tout d'abord, le racisme caractérise toutes les métropoles coloniales des XIX^e et XX^e siècles, quel que soit le régime politique, y compris donc celles régies par les principes de la démocratie parlementaire, comme la Grande-Bretagne, la France ou le Portugal, et la notion de l'existence d'une hiérarchie biologique chez les êtres humains imprègne la science et sous-tend l'eugénisme. Dans le même temps, cependant, cette notion diffuse de racisme n'empêcha pas la formation et l'expansion d'une culture capitaliste caractérisée par l'absorption d'apports provenant de diverses cultures, tant asiatiques qu'africaines et méso-américaines⁴⁰. Contrairement à un mythe répandu, la culture capitaliste n'était pas eurocentrique, elle fut mondiale dès le départ. Ce paradoxe n'est qu'apparent, car le racisme diffus qui impliquait la notion de hiérarchies biologiques n'impliquait pas nécessairement la notion de hiérarchies culturelles.

Cependant, le racisme du national-socialisme germanique était très différent, parce qu'il établit une relation de type schellingien⁴¹ entre la biologie et la culture. Cette relation ne peut être comprise que comme une mystique du sang, le *sang* dans son expression corporelle et la *mystique* au sens le plus fort du terme. Cette notion fut formulée d'abord dans les écrits de Houston Stewart Chamberlain et de

³⁹ Le titre de cet article (tout comme le chapitre correspondant dans *Labirintos do fascismo*, pp. 996-1066) introduit une confusion dommageable entre Juifs et «sionistes» : la «persécution» des Juifs n'a pas commencé avec les réflexions de Felix Pinkus ou de Theodor Herzl, mais de nombreux siècles auparavant ! En fourrant tous les «sionistes» dans le même sac, João Bernardo ne nous permet de comprendre ni la nature **des sionismes** ni les positions concrètes de ces militants (*fascistes* ou *philofascistes* selon lui !) durant la seconde guerre mondiale ; par exemple l'attitude de ceux qui en Europe combattirent les nazis les armes à la main ; de ceux qui étaient partisans d'un Etat binational en 1948 ou de ceux qui étaient **contre la création même d'un Etat** ! Le scalpel délicat qu'il utilise très prudemment pour distinguer entre les courants du syndicalisme révolutionnaire contraste avec le canon (un «orgue de Staline», ou plutôt le dernier modèle de S35 Koalitsiya-SV) qu'il utilise pour amalgamer tous les sionistes et pilonner «LE» sionisme, prétendu «*racisme*» fondé sur la prétendue idée d'une «*race*» (*sic!*) juive chez les pères fondateurs du sionisme et leurs émules ! (NdT).

⁴⁰ A ce sujet voir les 5 articles de João Bernardo sur «L'autre face du racisme» <http://nfnf.eu/spip.php?article783> (NdT)

⁴¹ Schelling (1775-1854), philosophe allemand, fut connu pour sa *Naturphilosophie* plus que pour ses écrits proprement politiques dans la mesure où la politique ne l'intéressait pas, si l'on excepte son enthousiasme pour la Révolution française et l'unification de la nation allemande. Si pour lui, «*le destin de la nation allemande n'est rien de moins que le destin universel de l'homme en général*», il était politiquement très conservateur, favorable à l'obéissance à l'Etat, du moins si l'on en croit l'article de Frank Fischbach «La pensée politique de Schelling», *Les Etudes philosophiques*, 2001/11, n° 56. Le théoricien nazi du droit Carl Schmitt se réclama de sa conception «organiciste» de la nature (NdT).

Richard Wagner, puis par leurs disciples, notamment Alfred Rosenberg, dans *Le mythe du XX^e siècle*, et par les propagandistes SS. Le racisme national-socialiste a été tellement déformé par les historiens qu'il faut lire ces ouvrages pour le comprendre. Il n'y avait dans le nazisme aucun racisme allemand, mais un racisme nordique, supranational⁴². Hitler ne cessa d'insister sur le fait que, pour lui, le principe du nationalisme, né avec la Révolution française, était supplanté par un principe supérieur, le racisme, qui se définissait sur un plan où les nations ne comptaient plus. C'est pourquoi j'ai étudié dans *Labirintos do fascismo* la dialectique raciale du national-socialisme comme une articulation entre trois entités, la race des seigneurs (les Nordiques), la race des sous-hommes (les Slaves) et l'anti-race (les Juifs). Le nazisme n'était pas nationaliste mais supranational, à tel point que sur les 900 000 hommes qui passèrent par la Waffen SS, y compris tous les blessés, moins de la moitié étaient des Allemands originaires du Reich. «C'est parmi eux, considérait le fasciste français Lucien Rebatet à propos des jeunes officiers SS, que je trouve les nationaux-socialistes les plus émancipés du pangermanisme, les plus conscients de la mission européenne du fascisme.»

Mais Rebatet avait, même pour son époque, une vision trop courte, parce que le fascisme ne se limita pas à l'Europe et que le fascisme de Marcus Garvey, qui marqua de façon si importante un courant du mouvement noir et a de nombreux continuateurs aujourd'hui, s'était déjà développé à cette époque. Le fascisme de Garvey était également un racisme, dans la mesure où il établissait une alliance de polarités avec les racistes blancs nord-américains. Tout comme, en dehors de l'Europe, le péronisme et ses continuateurs, y compris actuels, étaient et sont des fascismes. Et un autre fasciste français, Maurice Bardèche, l'une des principales figures du fascisme d'après-guerre, qualifia de fascismes le nassérisme et ses épigones dans le monde arabe.

En somme, la question du racisme n'est pas fondamentale pour définir un régime comme fasciste car, d'une part, le racisme a également caractérisé des régimes démocratiques et, d'autre part, le type spécifique de racisme du national-socialisme allemand, s'il a caractérisé par exemple le fascisme de Codreanu, n'a pas exercé d'influence sur les autres fascismes. Dans *Labirintos do fascismo*, j'ai défini le fascisme selon différents critères (la conjonction d'un axe endogène qui avait pour pôles le parti/milices et les syndicats/milices et d'un axe exogène qui avait pour pôles les Eglises et l'armée) et je continue à utiliser cette définition.

Le fascisme italien, par exemple, a pu être philosémite⁴³ pendant une longue période et devenir ensuite partiellement antisémite⁴⁴ sans que cela ne modifie le moins du monde sa structure politique. Il

⁴² Si l'on consulte l'édition de *Mein Kampf* en allemand, sur 818 pages, le mot *Deutschen* (les Allemands) apparaît 416 fois, *deutsche* (allemand) 277 fois, *Deutschland* (Allemagne) 223, *deutscher* (allemand) 83 fois, *deutschtum* (germanité) 55 fois, soit en tout, **1872 fois**. Quant au mot de *Rasse* (race) ou à ceux fabriqués autour de ce terme, ils apparaissent **150 fois** dans le livre de Hitler, imprimé à plus de 10 millions d'exemplaires, selon cette édition de 1943. Peut-être faudrait-il donc nuancer cette hypothèse ? (NdT).

⁴³ Selon les historiens qui ont étudié l'antisémitisme sous Mussolini comme Marie-Anne Matard-Bonucci (*L'Italie fasciste et la persécution des Juifs*, Perrin, 2007) ou Francesco Germinario (*Fascismo e antisemitismo. Progetto razziale e ideologia totalitaria*, Laterza, 2009), il y a toujours eu une aile violemment antisémite qui s'exprimait au sein du Parti, des revues et des journaux fascistes, même si elle était minoritaire – et c'est d'ailleurs elle qui a pris de l'importance quand Mussolini lui a donné le feu vert, aux alentours de 1933. Cette aile antisémite était elle-même divisée en trois courants (pour plus de détails, je renvoie à mon article «Fascisme italien, racisme et antisémitisme», <http://nfnf.eu/spip.php?article826>.) Parler de «philosémitisme», même avant les lois raciales de 1938,

en va de même pour le fascisme espagnol, qui était initialement philosémite, est devenu antisémite pendant la guerre civile par simple opportunisme, parce qu'il avait besoin du soutien des nazis, et est ensuite revenu au philosémitisme. En outre, le type d'antisémitisme adopté tardivement par Mussolini ne se confondait pas avec l'antisémitisme en vigueur dans le Troisième Reich et n'obéissait pas aux critères exprimés dans les lois de Nuremberg.

Enfin, le fascisme japonais était surtout raciste envers les non-Asiatiques. La «sphère de coprosperité» et la devise «*L'Asie pour les Asiatiques*» impliquaient, certes, une hiérarchie interne dominée par les Japonais au sommet, mais c'était une hiérarchie paternaliste, à tel point que le fascisme japonais joua un rôle décisif dans l'accession à l'indépendance de l'Indonésie, des Philippines, de la Birmanie, du Vietnam et même de l'Inde. Il appartenait au Japon, selon les théoriciens et les praticiens de son fascisme impérial, de guider les autres peuples asiatiques d'une main ferme. Mais le clivage racial visait les non-Asiatiques.

Quel rôle a joué l'anxiété dans la période préfasciste ?

(...) Zeev Sternhell a raison lorsqu'il dit que les éléments constitutifs du mouvement fasciste avaient été engendrés dès avant la première guerre mondiale et même été articulés chez Corradini et par le cercle Proudhon et, j'ajouterais, par Kita Ikki. Cette anxiété a donné son style au manifeste avec lequel Marinetti lança le futurisme et fut dès lors l'un des éléments déterminants des autres manifestes futuristes, tout comme on la retrouve à Londres dans le groupe équivalent, celui des «vorticistes⁴⁵». La guerre a élargi et généralisé des expériences intellectuelles jusque-là circonscrites et leur a donné une audience et une base de masse. Tu as également mentionné le désir de nouveauté, que les fascistes ont formalisé comme une apologie de la jeunesse. Déjà Marinetti avait proclamé que les plus vieux parmi les futuristes avaient trente ans et ; dans cette veine, le fascisme s'est toujours présenté, dans tous les pays, comme le mouvement de la jeunesse, le jeune contre le vieux. L'anxiété, la nouveauté et un troisième élément, la colère, comprise comme de la rancœur. Alors que les communistes concevaient la lutte des classes, les fascistes concevaient la colère individuelle, et personne n'a exprimé mieux que

est donc bizarre surtout quand on sait que Clara Petacci, sa maîtresse fusillée en même temps que lui, nota dans ses carnets intimes de nombreuses réflexions du Duce contre les Juifs, son amant... «philosémite» selon João Bernardo, comme en 1938 : «*Moi, j'étais raciste dès 1921. [...] Il faut donner un sens de la race aux Italiens pour qu'ils ne créent pas de métisses, qu'ils ne gâchent pas ce qu'il y a de beau en nous [...]. Ces saloperies de Juifs, il faut tous les détruire. Je ferai un massacre comme les Turcs ont fait. [...] Je ferai un îlot et les y enfermerai tous. Ce sont des charognes, nuisibles et lâches [...]. Il est temps que les Italiens comprennent qu'ils ne doivent plus être exploités par ces reptiles.*» (NdT).

⁴⁴ Entre 1943 et 1945, 8 600 Juifs italiens (sur environ 50 000) furent arrêtés (dont la moitié par la **police italienne** et grâce à des informations fournies par des **civils italiens**), gardés dans des camps en **Italie** sous la surveillance **commune** d'Italiens et d'Allemands, et 90% d'entre eux furent assassinés à Auschwitz ou ailleurs. Cet «*antisémitisme partiel*» (?!), selon l'auteur, est particulièrement létal. Sans mentionner les pillages, «expropriations» et violences physiques diverses (NdT).

⁴⁵ Mélange de cubisme et de futurisme, le vorticisme fut un mouvement artistique britannique d'avant-garde, au début du XX^e siècle, qui dura officiellement deux ans. La figure centrale en fut le peintre, écrivain et polémiste anglais Percyn Wyndham Lewis (1882-1957). Le nom «vorticisme» – qui faisait référence au vortex émotionnel considéré comme la source nécessaire de la création artistique – fut inventé par le poète américain Ezra Pound, admirateur de Mussolini et de Hitler (NdT).

Céline cette rancœur qui a donné le ton à toute une politique. C'est par ces portes que bon nombre d'anarchistes individualistes ont rejoint le fascisme, renforçant cette violence de rue qui était comprise comme un radicalisme de l'action. Je crois que la vie intellectuelle et esthétique du fascisme peut être insérée dans la toile tissée entre ces trois éléments.

Références

- Benoist-Méchin (1964-1966), *Histoire de l'armée allemande*, vol. I à VI, Albin Michel
- Paul W. Blackstock et Bert F. Hoselitz (dir., 1952), *The Russian Menace to Europe, by Karl Marx et Friedrich Engels*, Free Press
- Guido Bortolotto (1938), *Storia del Fascismo*, Ulrico Hoepli
- Edward Hallett Carr (1966), *A History of Soviet Russia. The Bolshevik Revolution, 1917-1923*, 3 volumes, Penguin [*La Révolution bolchévique*, 3 volumes, Editions de minuit, 1969-1974]
- Léon Degrelle (1949), *La Cohue de 1940*, Robert Crauzaz
- Charles F. Delzell (dir., 1971), *Mediterranean Fascism, 1919-1945*, Walker
- Emilio Gentile (2010), *Fascismo di Pietra*, Laterza
- Roger Griffin (dir., 1995) *Fascism*, Oxford University Press
- Paul Marion (1939), *Leur combat. Lénine - Mussolini - Hitler - Franco*, Fayard
- Pierre Milza (1999), *Mussolini*, Fayard
- Benito Mussolini (1961), *Il Trentino Veduto da un Socialista (Note e Notizie)*, in Edoardo Susmel et Duilio Susmel (dir.), *Opera Omnia di Benito Mussolini*, vol. XXXIII : *Opere Giovanili (1904-1913)*, La Fenice
- J. Noakes et G. Pridham (dir. 2008-2010), *Nazism 1919 - 1945. A Documentary Reader*, volume I : *The Rise to Power 1919-1934* ; volume II : *State, Economy and Society 1933-1939* ; volume III: *Foreign Policy, War and Racial Extermination* ; volume IV : *The German Home Front in World War II*, University of Exeter Press
- Salvatore Saladino (1965), «Italy», in Hans Rogger et Eugen Weber (dir.), *The European Right. A Historical Profile*, University of California Press
- Enzo Santarelli (1981), *Storia del Fascismo*, 2 volumes, Editori Riuniti.
- Carl T. Schmidt (1939), *The Corporate State in Action. Italy under Fascism*, Oxford University Press
- George Seldes (1935), *Sawdust Caesar. The Untold History of Mussolini and Fascism*, Harper & Brothers
- G. S. Spinetti (dir., 1938), *Mussolini. Spirito della Rivoluzione Fascista*, Ulrico Hoepli
- Zeev Sternhell, Mario Sznajder et Maia Asheri (1994), *The Birth of Fascist Ideology. From Cultural Rebellion to Political Revolution*, Princeton University Press [*Naissance de l'idéologie fasciste*, Folio Histoire, 2010]
- Gioacchino Volpe (1941), *História do Movimento Fascista*, Edizioni di Novissima

Cette série de cinq articles de João Bernardo a été publiée sur le site Passa Palavra. Comme l'indique l'auteur: «Je présente ici une nouvelle version des pages 390-419 de mon livre *Labirintos do fascismo*. Na Encruzilhada da Ordem e da Revolta (*Afrontamento*, 2003). Il s'agit d'un texte inédit et l'analyse à laquelle je procède ici est plus détaillée et repose sur une bibliographie plus étendue que celle utilisée

dans ce livre.» Les textes ont été publiés séparément sous les titres suivants et sont disponibles sur ce site :

1. Corradini et les syndicalistes révolutionnaires
2. De l'autonomie des travailleurs au fascisme
3. De l'avant-gardisme à une théorie des élites
4. De l'apologie de l'élite à une théorie des héros
5. Mussolini, le fasciste le plus improbable